

Désarroi

De l'exaction à l'acting out

On n'a pas encore assez montré les grands formats de Pascale Kaparis – *Compassion, Amnesty, Exactions, Amnesie 1, 11 Novembre 2001, Voile rouge* – et elle enchaîne déjà avec des films !

Ces exactions, appelons les ainsi par la partie de ce qui ne forme pas un tout, gardent les traces de sourdes violences. Violences in- ou trop humaines certes, mais ce n'est qu'un pléonasme. Elles parcourent comme des orages les traits de frontières, y éclatent. PK restitue les atlas et les cartes pathologiques de leurs ravages. Elle crée la cartographie de terrains urbains terrorisés, la tomographie de corps blessés. Il y a solidarité chthonienne de ces corps souffrants et de ces territoires arrachés. La terre trop quadrillée éclate, elle manque de place. Une carte ou un plan est toujours inhabitable, plein d'absences. Avenir de cimetières. Solitude liée au fait de la représentation, à l'abstraction. Mais chez PK le plan est déjà presque territoire ou ville, l'atlas se charge du corps. L'objet et sa représentation s'y rejoignent. Ce sont les lésions qui débordent de l'un à l'autre. Elle fait saillir sur ces supports ambigus du virtuel et du réel qu'elle joue avec brio grâce à la matérialité du tableau le vide et l'absence. Du coup, ça grouille presque comme chez Michaux. Mais chez elle grâce à la décomposition de la géométrie. Donc les exactions de PK parcourent à dessein l'espace blessé par son implosion. C'est le trait du réel dans ces découpes qu'elle suit. Il faut mettre ses pieds dans ce pays qu'elle cartographie. Comme sur la lune. Et oser d'avancer dans ses désarrois.

Avant, elle saignait donc ses cartes. Et pour cause ! Moins celles de terres et de guerres que celles de cadastres impossibles, tenus à trop de frontières contestées parce qu'il n'y a plus de place pour être à l'air libre. Mondes rasés. Cartes de dévastations. Tableaux griffés, tachés, ouatés. Ses traits, balafres, protubérances notent les insécurités des frontières des corps et sur terre qu'elle ressent dans sa peau. Elle doit en faire œuvre. Elle rejette les gentilles illusions des grands espaces et du nomadisme bénin de nos esthètes, sédentaires au chaud, comme enfantillages. C'est un des paradoxes de la mondialisation qu'elle a commencé par la chute d'un mur et qu'on continue pourtant de murer la terre partout¹, bétonnant avec elle aussi nos cœurs. Les nomades qui campent sur nos trottoirs ne vont pas loin dans cette civilisation d'entravés.

Alors, PK rase les cimes de nos décaties urbanités et arpente les frontières impossibles de nos mondes intérieurs à nous tous pour les décroquer, pour

¹ Ce qu'oublie les belles âmes qui dénoncent un seul mur, à savoir celui qui doit repousser la terreur !

nous confondre. Ses plans et cartes peints, ses atlas des outrances et des souffrances courent la présence à l'absence d'habitants fantômes, loqués, disloqués, murés et sur le fil du rasoir. Voilà quant à ses exactions.

Pas seulement

Maintenant pour ses actings. Sa caméra capte des femmes. Celles-ci ne jouent pas mais disent ou taisent leur désarroi et celui du monde. Sans l'expérience de ce désarroi elle, PK, ne saurait se désenclaver de la multiplicité des frontières concurrentes qui rayent sa vision. Le désenclavement serait insupportable sans cette expérience dont elle se fait l'œil.

Ces femmes filmées assument la fonction des tableaux d'exactions, elles sont maintenant atlas vivants, dessins animés de blessures. Elles sont des êtres de marge, objets transitionnels vers un espace qui échappe aux cloisons du tout².

Il y a celle qui parle sans voix de son amie morte d'anorexie et de son deuil, peut-être de son ambivalence face à l'objet perdu. Mais on ne l'entend pas. PK lui a pris sa voix. L'anorexie, n'est elle pas un problème de frontières conflictuelles du corps, encore.

Le désir d'une femme, génitif subjectif et objectif, passe par son corps, pris comme objet, n'en déplaît pas aux féministes. Mais pas seulement. Et ça, ce 'pas seulement', PK, l'a compris.

Elle offre à une femme un film, un film, pas un cinéma. Une après l'autre. Celles qu'elle filme sont en transition, à la marge (« entre centre et absence ») : de la parole au silence, de la ville à ses déserts, des vivants aux morts, de l'utérus à la terre. PK voudrait bien les envelopper dans la lumière qu'elle porte avec et en elle, dans des voiles protectrices du beau, mais elle n'y peut rien. Elle n'est pas là pour ça, elle ne peut pas les aider. Les femmes qu'elle filme se heurtent à des strates autrement plus dures, aux vêtements du vide, à l'inhospitalité de la ville, à l'exile.

Yuko Ota a compris PK. Ni Pascale ni Yuko ne tire la couverture vers soi. YO a plutôt apporté une tissue trouée qui lui sert de membrane remémorant les membranes du délivre perdues lors de sa naissance. (Lacan a écrit une page lumineuse sur cette perte libératrice, dite « séparation » in *Écrits*, la page 845.)

YO, filmée par PK, borde de son corps l'inhospitalité de la vie et de la ville, dans un quartier ouvert à tous les vents où PK la fixe.

Elle n'a à faire rien d'autre que de danser, de se mouvoir, de se rouler par terre, de manger celle-ci, comme le font les morts à bouches ouvertes, avec lesquelles elle danse. En fait, YO ne croit pas à la mort mais ce n'est pas qu'elle se tient pour immortelle. La mort pour elle n'est qu'une transition. Elle fait aussi

² J'emprunte ici le terme de l'objet transitionnel à Winnicott, tout en le détournant du sens que lui donne sa définition canonique dans la psychanalyse. À propos de la logique du pas-tout chez Lacan, cf. Geneviève Morel, *Ambiguïtés sexuelles. Sexuation et psychose*, Paris, 2000, Anthropos, p.239-246.

l'embryon avant de perdre ses enveloppes. Yuko ne cache pas que pour elle il ne s'agit pas de s'exprimer, comme on dit.

PK filme l'insensé non pas pour qu'on l'interprète avec symboles et tralala mais parce que l'insensé de YO, développé à partir de rien d'autre que de son corps et ses désarticulations au bord de la ville et de ses vents, à la lisière des plis de l'inconnu, nous change de représentations ; les rejette et les remplace par sa portion incongrue de liberté. YO et PK ont saisi les ressorts du désarroi. PK la laissé faire la carte, y emballer le paysage qui ne devient intéressant que grâce au contact avec elle, soit avec son corps à elle, YO. Sans elle, les choses y auraient été quelconques.

PK laisse courir YO comme un objectif pas fou du tout qui cherche les frontières névralgiques de l'espace blessé.

Paris, 13 mars 2006,
Kaltenbeck

Franz